

savais. Qu'il était donc précieux pour moi, mon manuscrit !

Je voulais me rendre de suite auprès de l'éditeur que j'avais choisi, avant même d'aller voir ma vieille mère et les autres membres de ma famille. Il me semblait avoir fait un coup de maître dans le choix de mon éditeur ; il faisait partie d'une maison puissante, mais une autre maison également importante avait tout récemment publié un ouvrage sur les antiquités ninivites, ouvrage intitulé : "La Cité de Jonas." Naturellement, et par amour de la compétition commerciale, il ne demanderait pas mieux que de publier un livre à peu près semblable, un récit de recherches scientifiques sur une autre région de la Perse—celle que j'avais explorée. Pourquoi ne prendrai-je pas pour titre "La Tombe d'Alexandre ?"

J'étais fier, je l'avoue. Ce n'était donc pas en vain que j'avais travaillé, payé de ma personne, que je m'étais enseveli jusqu'au cou dans le sable et dans la boue, quand il pleuvait, que j'avais pénétré à grand-peine dans des tranchées persiennes, dans des galeries souterraines et dans des cavernes. Ce n'était pas en vain non plus que j'avais dirigé, non sans peine, de véritables armées de travailleurs asiatiques, êtres paresseux s'il en fut. J'avais dépensé ma fortune à fouiller les déserts de la Perse, mais peu m'importait, j'allais être récompensé ! Je me savais en possession d'une science nouvelle, solide et précieuse. Mon livre m'avait coûté huit années de recherches ; c'était l'essence de mes découvertes ; c'était une mine d'informations que j'avais hâte de faire connaître au monde savant.

Vous vous imaginerez donc facilement, qu'avec de pareils sentiments, toute ma vie précédente me paraissait n'avoir été qu'une préparation à ce voyage de Douvres à Londres. Chaque étape était un événement ; le paysage si connu prenait un aspect poétique ; les relais tournaient à l'esthétique. Le gardien du terminus me parut plus qu'un être humain. Ne transportait-il pas les trésors de l'Assyrie ?

Telles étaient les pensées qui m'occupaient lorsque je me trouvai à la gare de Londres. Tenant dans ma main gauche mon précieux manuscrit, et dans ma droite le parapluie dont je ne m'étais pas servi en Perse, mais que j'avais acheté à Paris, je courus au char dont mon bagage était jeté à terre sans cérémonie ; on traitait sans le moindre respect les trésors de Déjocès. J'arrivai à temps pour arrêter la chute d'une relique en or massif, pour laquelle j'avais fait faire une boîte spéciale et qu'on allait jeter la tête la première sur le pavé ; j'empêchai ce sacrilège et après avoir rassemblé tous mes ballots, j'en avais dix, je suivis les porteurs et je sortis de la gare pour chercher une voiture. Le gardien et les porteurs me semblaient tout respectueux, mon bagage eut suffi à un potentat oriental en voyage.

Pardonnez-moi d'insister sur de pareils détails, mais le moindre d'entre eux est nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre. J'avais vu faire le premier chargement, le porteur s'en était allé rejoindre la voiture et j'attendais que le reste des paquets fut chargé, lorsque je me souvins que dans un moment de distraction, pressé de voir aux autres objets, j'avais placé mon précieux manuscrit sur le faite du premier chargement de boîtes. Je me précipitai pour rejoindre le porteur, descendant la gare à toute vitesse et bousculant deux ou trois passagers. Mais d'une manière ou d'une autre, je me trompai de chemin, je m'égarai dans le labyrinthe de passages entre les chambres à bagages et la sortie et pendant au moins une minute je perdais de vue celui que je cherchais.

Enfin l'ayant retrouvé, je vis qu'il avait eu un accident. Il avait renversé presque tous ses paquets à terre. Il n'en était heureusement rien résulté de fâcheux, et il les eût bientôt ramassés et remis en place. Mais le petit sac contenant le précieux manuscrit n'était plus là, il avait disparu !

Je vis cela en une seconde. En voyageant on apprend à penser et à agir vite. Un instant de recherches parmi les paquets et les boîtes me fut suffisant. Les malles, les sacs, les paniers de fabrication persienne, étaient tous là, ainsi qu'une espèce de gros porte-manteau qui avait au côté une grande bourse destinée à loger le "fez" turc, ou toute autre coiffure, mais qui pouvait contenir beaucoup plus. Tous ces objets que j'aurais pu perdre sans regrets étaient sains et saufs. Mais où était mon manuscrit dans son petit sac ?

Il n'y était plus ! Dans mon désespoir je retournai en toute hâte vers le compartiment du chemin de fer que j'avais occupé croyant que ma mémoire me trompait et que j'y avais pu laisser mon trésor. Mais non, je me rappelais très bien que je l'avais mis sur le haut du chargement de boîtes.

Je revins sur mes pas. Je cherchai querelle au porteur ; j'oubliais que j'étais dans la libre Angleterre, je lui demandai où était mon sac. Je crois même que j'accusai de l'avoir volé. Il se fâcha, bien entendu, et me menaça de me dénoncer au gardien de la gare. Le gardien de la gare ! C'était là une bonne idée. Deux secondes après j'étais en présence de ce fonctionnaire, je lui avais raconté mon histoire et je lui demandais que toutes les issues de la gare fussent gardées afin que

le voleur ne pût s'échapper. J'aurais dû faire cela en Perse. Malheureusement pour moi, j'étais dans un pays bien différent. Le gardien eut un sourire poli, il prit en note ce que je lui disais, me promit de le faire connaître au bureau de police, se fit donner mon nom et mon adresse, mais il ne pouvait faire plus.

J'étais ahuri, confondu, foudroyé. Dans mes pires moments de découragement—et l'explorateur a de ces moments-là comme tout autre homme—je ne m'étais jamais figuré que pareil malheur pourrait m'arriver. Je crois me rappeler d'avoir donné une rémunération quelconque au porteur et de m'être senti mettre dans la main un billet de bagages. Je le regardai machinalement ; on y mentionnait "dix ballots." Si mon manuscrit avait été là il y en aurait eu onze !

En réfléchissant sur cet événement après plusieurs années, je trouve étonnant d'en avoir alors pris si facilement mon parti. Tous ce que je viens de raconter se passa en moins d'un quart d'heure, et après avoir constaté la disparition du précieux sac, je me mis à errer dans Londres.

Ma vie n'avait plus de but. Voilà ce que je me disais. Mais je ressentais un tel découragement, une telle lassitude que j'avais de la peine à penser, à réfléchir.

Que devais-je faire ? Le labeur de ma vie était perdu, et je ne voulais plus aller voir mon éditeur. "La Tombe d'Alexandre" attendrait. Elle ne ferait jamais concurrence à "La Cité de Jonas" pour la bonne raison qu'elle ne serait jamais publiée. Outre que j'avais une mémoire des plus ingrates, je n'avais aucune note pour reconstruire l'histoire de mes explorations. Il n'en fallait pas douter, les dix années d'études, de dangers, de travaux et de privations, tout ce que j'avais enduré si courageusement parce que l'espérance du succès me fortifiait, tout était perdu.

En Orient !

J'avais retrouvé mon énergie, Dieu merci ! Mais j'étais tellement affecté de la perte que j'avais faite qu'il m'avait été impossible d'aller voir mes parents et mes amis. J'avais quitté Londres, ville maudite témoin de mon malheur, le soir même du jour que j'y étais arrivé.

Oui, je reprenais le chemin de la Perse, décidé à considérer comme un rêve les dix années qui venaient de s'écouler, et à recommencer toutes mes explorations.

Rendu à Brindisi, j'étais devenu assez maître de moi-même pour m'apercevoir que j'aurais mieux fait de rester en Angleterre et d'offrir une récompense à qui me rapporterait mon manuscrit. Je réparai mon erreur en télégraphiant immédiatement à mes agents d'affaires à Londres, d'offrir par les journaux une récompense de £100. Je pouvais encore retrouver mon trésor, mais la chance m'en paraissait si incertaine que je me décidai à ne pas attendre, mais à poursuivre ma route à destination de mes quartiers abandonnés d'Ectabana.

Ce fut un triste voyage. Sur la Méditerranée surtout, j'avais le cœur déchiré par le souvenir de toutes les espérances que j'avais caressées, tous les rêves de gloire que j'avais faits en la traversant à toute vapeur, il n'y avait que quelques semaines. Il me semblait avoir dix ans de plus. J'avais vieilli et il y avait comme un vide autour de moi. J'étais comme celui qui vient de perdre son ancien ami, cher à son cœur. Cependant je reprenais courage ; je voulais recommencer la lutte ; je voulais publier mon ouvrage ; je voulais conquérir la gloire en dépit de la fortune envieuse et fut-ce à la onzième heure !

Ce fut dans ces dispositions que je me retrouvai à Alexandrie. Le canal n'était pas encore tout à fait terminé, de sorte qu'il nous fallait suivre l'ancienne route de Suez par terre. Je me tenais sur le quai pour surveiller mes bagages. J'avais tout remporté, voulant être sûr de ne rien perdre de mes richesses et me permettant de doubler le nombre de mes reliques avant de retourner en Angleterre. Tous mes paquets furent déposés, l'un après l'autre, à mes pieds ; je ne m'y intéressais guère, mais cependant je ne voulais pas les exposer à être culbutés par les porteurs égyptiens. Mais une sorte de fatalité semblait poursuivre ces malheureux bagages. Cette fois la victime fut précisément ce porte-manteau que j'ai décrit comme ayant au côté une grande poche pour le "fez." Je réprimandai le matelot qui l'avait laissé tomber, mais rien de fâcheux n'était résulté de la chute, le porte-manteau était tombé d'une hauteur de deux pieds à peu près et je savais qu'il ne contenait rien de fragile. J'allais m'en aller après avoir donné ordre de transporter tous mes ballots au chemin de fer, lorsque je me dis qu'il était plus prudent de les compter.

Il devait y en avoir dix, et dix seulement, puisque le onzième—le sac contenant mon manuscrit avait été perdu. Je les comptai machinalement du regard et me voilà comme pétrifié. Pétrifié est le mot ! Je me sentais rivé au sol comme une pierre druidique. Toutes mes facultés étaient concentrées, absorbées dans un étonnement, une surprise qu'aucune expression ne saurait rendre.

Le sac au manuscrit était là ! Il gisait à mes pieds tout tranquillement. Il me semblait qu'il allait disparaître, mais pas du tout. Mon regard était fixé sur lui

et il avait l'air de me regarder aussi. Au lieu de le saisir immédiatement, j'étais tellement convaincu que je me faisais illusion que je m'en éloignai de quelques pas, comme pour recouvrer l'usage de mes sens. Mais en reprenant ma position près de mon bagage, je revis le sac, il était bien là ! Alors je le saisis fiévreusement, à deux mains, je l'ouvris, je déchirai toutes les enveloppes dont j'avais revêtu mon précieux manuscrit, et je pressai sur mon cœur mon trésor recouvré !

Comment se trouvait-il là ? L'explication en était facile. Le petit sac devait être tombé lorsque mon bagage fut renversé à la station Victoria, et s'être logé par hasard dans la poche du porte-manteau, et par le plus malencontreux des hasards, je ne le cherchai pas là.

Ainsi finit cette aventure ; elle a bien son côté comique, mais elle n'en a pas moins argenté ma chevelure et fait rider mon front, car elle m'a rendu pendant quelques jours profondément malheureux.

NOS GRAVURES

Derniers jours d'automne

Le sujet traité par M. Jenoudet est plein d'une mélancolie irrésistible. Dans la petite cour d'une maison rustique, près du grand mur clair, tiédi par les derniers rayons d'automne, l'aïeule a transporté sa petite-fille mourante pour lui faire apercevoir une fois encore les pâles rayons du soleil. Ses yeux suppliants semblent demander à la lumière quelques jours encore ; elle laisse échapper de ses doigts mourants les dernières fleurs qui, demain, l'accompagneront dans la tombe.

La vieille aïeule enveloppe d'un regard profond et désolé cette enfant chérie, et semble veiller pour retenir l'âme près de s'envoler.

Elle cherche à deviner le temps qui lui reste pour contempler les traits aimés de celle qui est son seul amour, comme on compte les derniers beaux jours.

Hélas ! les fleurs de novembre se faneront plus vite que ne s'ouvrira la tombe de cette pauvre fille ; mais elles reflouriront bientôt, et jamais l'aïeule solitaire ne retrouvera la tendre fleur qui faisait le foyer joyeux et sa vieillesse ensoleillée.

Cette charmante toile était exposée à Paris, au Salon dernier, où elle obtint un grand succès d'attendrissement.

Le nouveau chemin de fer espagnol

Les fêtes qui ont eu lieu récemment à la Corogne et auxquelles le roi Alphonse a assisté, ont appelé l'attention sur les chemins de fer que la Compagnie des Asturies, Galice et Léon a construits à travers les riches et industrielles contrées du nord-ouest de l'Espagne.

Le réseau complet de la Compagnie comprend 800 milles.

Sur cet ensemble, la partie de la ligne de Galice allant de Ponferrada à l'Oural présente une étendue de 100 milles. Sur cette portion du réseau de la Compagnie, il y avait à lutter contre des difficultés techniques considérables. D'immenses travaux étaient nécessaires pour établir les ponts sur la rivière Sil, les viaducs de la montée du Lor, le grand tunnel de la Frieira, le grand viaduc de Linarès, enfin le grand tunnel de l'Oural. Malgré les difficultés qu'il fallait surmonter, les travaux ont été poussés avec une telle activité, que les trains parcourent aujourd'hui toute la ligne de la Galice, et qu'il n'y a plus de solution de continuité entre Palencia et la Corogne. En résumé, la Compagnie a devancé de dix mois le terme du délai fixé par la loi de concession.

Donc la Corogne, le grand port de l'Espagne sur l'Atlantique, va être désormais en communication directe avec le centre du pays. Cette ville ne peut manquer, dans ces conditions, d'acquiescer promptement l'importance qu'indique son admirable situation géographique et d'arriver à un développement considérable.

En résumé, le chemin de fer qui vient d'être solennellement inauguré par le roi Alphonse est une œuvre économique d'une grande portée, et dont l'accomplissement fait honneur à l'intelligente activité et au fécond esprit d'entreprise de MM. Donon, Sazerac de Forge, Caillat, Durrieu, Ellissen, Rostand, Bévan, administrateurs de la Compagnie des Asturies, Galice et Léon. On peut dire que cette ligne de chemins de fer, qui a été faite par des Français, avec des capitaux français, et qui va décupler dans l'avenir la puissance de production et la richesse d'une des plus belles régions de l'Espagne, constitue un nouveau lien à la fois matériel et moral entre la France et l'Espagne.

Nous donnons aujourd'hui quelques vues de cette nouvelle ligne qui est excessivement pittoresque sur tout son parcours.

A partir de Palencia, où elle commence, la voie s'engage au milieu de plaines immenses, renommées par la richesse du sol, et toutes cultivées en céréales. En face de Palencia, dans la plaine, s'élève le San Cristo de Otero, ruine d'un ancien monastère situé sur le sommet d'une montagne. Après avoir traversé la rivière